

Ligia Ravé
JÉRUSALEM,
LES HISTOIRES
DES AUTRES

Portaparole

Jérusalem

Au rendez-vous du temps et des circonstances, dans une série de rencontres flexibles et indépendantes, sans intrigue linéaire, mais au cœur d'un récit depuis longtemps corrompu, Jérusalem a été amplement convoitée. On comprend qu'à divers degrés de contradictions, la ville souffre d'un sentiment d'irréalité.

En milieu d'après-midi, à la fin du mois d'août, le ciel est brumeux de la poussière du désert. Des vagues indécises de chaleur chatoyante trompent l'œil. Les objets, les passants, tremblent faiblement dans la lumière dorée. Il y a, à cette heure de la journée, l'étrange sensation que les dieux de l'enfer, du ciel et de la terre se promènent dans les rues. Un observateur avisé remarquera qu'à ce moment précis, les gens marchent plus vite, regardant droit devant eux. La danse rapide pour contourner les autres, traverser une rue, monter à bord d'un bus, avancer une poussette, héler un taxi, est plus intense le vendredi, lorsque le Shabbat arrive et qu'on se précipite pour prier ou rentrer chez soi pour des repas élaborés et la rédemption hebdomadaire.

Si l'on pouvait parcourir le monde et invoquer, simultanément, l'image de la place Tiananmen le jour de la fête des travailleurs, du Vatican le dimanche de Pâques, du Times Square la veille du Nouvel An, du marché de Nuit de Mumbai ou des

rues de Tokyo à l'heure de pointe, on pourrait alors sentir à l'unisson les rythmes de Jérusalem.

Si l'on pouvait parler toutes les langues, évoquer des anecdotes, des souvenirs, des coutumes, des événements historiques, des modes de pensée et de cuisine des cinq continents, en invoquant simultanément la peur, la torture, l'esclavage, la perte, l'oppression, l'injustice, la discrimination, le racisme, le génocide, la guerre et la loyauté à la vie, on comprendrait que l'histoire de Jérusalem est l'histoire du peuple de ce monde.

Si l'on pouvait lire dans les pensées des pèlerins exaltés, des politiciens compromis, des faux prophètes, des Arabes en colère, des adolescents amoureux, des soldats, des rabbins, des poètes passionnés et des hommes d'affaires qui refusent de porter une cravate ou des chaussures avec des lacets parce que le nœud forme une croix et que les chrétiens ont beaucoup de sang juif sur les mains, on pourrait prétendre que Jérusalem est immortelle, elle ne veut pas oublier.

Si l'on pouvait entendre, en même temps, le son des cloches d'églises et des carillons de vélos, des klaxons des voitures et des scooters, de la musique disco et des chants des muezzins, des radios et des sirènes de police, des bébés qui pleurent, des avions militaires, des chansons arabes, des amants qui rient, des gens qui courent et des gens qui crient, on comprendrait que c'est l'éclat de la vie qu'on entend à Jérusalem.

Si l'on pouvait goûter, au même moment, des grenades pourpres, des pistaches jaunes, des haricots de Lima verts, des choux fleurs blancs, des figues violettes, des aubergines indigo, du cumin, du safran, du sésame, des raisins secs ambrés et toutes les couleurs de l'abondance de Jérusalem, on s'entendrait murmurer la lamentation du roi David.

*Quel délice pour les yeux de voir le soleil,
Et comme la nuit des ténèbres, du seul futur,
C'est le néant.*

Si l'on pouvait errer entre les centaines de lignes invisibles qui sillonnent Jérusalem, on rencontrerait une multitude de musulmans, de chrétiens, de bahá'ís, de juifs, de bouddhistes, ainsi que des croyants en la paix, la vie après la mort, le djihad, la Bible et la psychanalyse, tous à la recherche d'adeptes. Plus de cinquante églises répandent l'évangile et plus d'une centaine de synagogues le nient tandis que, au Sépulcre sacré, plus d'un millier de sectes distinctes prient, chacune croyant que le Sépulcre, n'appartient qu'à elles. Une trentaine de mosquées rivalisent également pour les prières.

À Jérusalem, les gens font leurs dévotions aux vieux murs de pierre et de lumière, aux invasions, aux ruines, aux souvenirs qui maintiennent la ville en vie, aux dieux, à la survie, à vivre maintenant, à se battre.

« Jérusalem n'est-elle pas constellée de prophètes ? », demanda Pouchkine, tourmenté... plus par l'illusion que par la vérité. Dieu ne fait-il pas tourner l'air pour que ses pensées résonnent dans les prières ? N'est-ce pas ici qu'Ève a inventé le premier acte connu de dialogue, où Adam en s'adressant à Dieu a imité le discours d'Ève ? Jérusalem n'est-elle pas le lieu où l'essence de la forme et du sens ont été associées pour devenir des mots ? Où la nature des choses a été forgée pour coïncider avec les sons ? Et n'est-ce pas Dieu qui a fait tourner l'horloge de la première année, l'année Aleph, l'année d'Adam, pour l'adapter à la mesure du temps à Jérusalem ? Et n'est-ce pas à Jérusalem, la première maison du Dieu, son Tabernacle, le chez soi où sont nés ses enfants ?

Et quand le soleil se couche et que l'ombre couvre les murs silencieux, Dieu n'inspire-t-il pas des disputes passionnées, les-tées d'allusions bibliques ? Ne l'entendons-nous pas réciter les soixante-dix noms saints de la ville ?

*Ur-Salem,
Demeure juste,
Vierge mariée,
Ville de David,
Archétype de la beauté...*

Jérusalem, avec ses prostituées sacrées pour lesquelles la vérité est moins importante que le mythe, la ville dans laquelle les fous, les divins, les vulgaires, les vertueux, les érotiques et les chastes regardent dans des directions opposées, susurre encore les poèmes du Roi Salomon :

*Ne réveillez pas l'amour, ne le suscitez,
S'il ne puisse pas vous satisfaire.*

Les nuits sont animées par des ombres passionnées sur les toits-terrasses. Des vieux murs tourmentés, les prières arrivent à leur destination. Cette ville sensuelle, intense, zélée, frénétique, pleine d'espoirs ratés et d'événements inattendus, droguée par une surdose d'Histoire, d'émotions excessives, de sentimentalité, de circonstances extrêmes, de tragédies et de beaucoup trop de souvenirs est l'endroit où les morts sont vivants, où l'existence prend une dimension mythique. Jérusalem a été construite deux fois ; une fois au ciel, une fois sur terre.

*C'est une ville mobile, Jérusalem.
Elle vit dans notre imaginaire.*

S'avançant vers le nord, le promontoire s'élève sur la crête d'une colline dans un cercle de terrasses sillonnées de profondes gorges. Leurs courbes semblent délicatement moulées sur les ombres et replis intimes d'un corps allongé. Sous les vieux oliviers, les roses sauvages de Sharon, déjà brûlées par le soleil d'été, ont perdu leur splendeur éclatante.

En face, au loin, plusieurs ravins, escarpements, cols, portails et dunes dentelées. Les chèvres broutent des herbes sèches. Les garçons des villages arabes galopent sur les chevaux le long des collines. Suivant le chemin de la Passion, bénis par les traces terrestres de divers saints, les pèlerins semblent léviter.

Légèrement à gauche, sur le mont Moriah où Adam a été créé, et où se trouve le rocher où, Yitzhak, au nom de la miséricorde, n'a pas été sacrifié, de larges remparts entourent le Golgotha — la Place du Crâne, et le Dôme du Rocher. Puis, en ligne droite depuis le mur du rempart, en passant par la porte de Jaffa, un jardin de roses d'un peu plus de dix hectares attire le regard. Des fleurs succulentes et des bandes de couleur asymétriques séparent la ville de l'infini intangible du ciel.

Planant au-dessus de la ville, le haut plateau du promontoire est assez large pour qu'une voiture puisse faire demi-tour et redescendre la pente, tandis qu'en bas, d'autres voitures attendent pour monter à leur tour. Le parapet de cette plateforme d'environ un mètre est assez large pour s'asseoir sans risque de tomber. Les Turcs l'ont construit avec des pierres de la piscine de Siloé, où le Christ, dit-on, a guéri les aveugles.

Le ciel est blanc.

L'air est chaud et sec.

Le soleil est impitoyable.

Du haut de la colline, on embrasse les nuages.

Seul un vieux jacaranda pousse miraculeusement sur ce rocher isolé, tordu vers le ciel, comme un point d'interrogation. Les fleurs sont renommées pour porter chance et les visiteurs s'asseyent sous la canopée, attendant qu'elles tombent. On dit qu'un oiseau, une perruche ondulée a apporté un semis de dessous la route qui mène à Jéricho. D'autres croient que l'oiseau est Serafina, une fille de la Lune. Quatre fois par an, elle couronne l'arbre de fleurs violettes pour cacher entre les branches ses amours avec le fils du Soleil. Les pèlerins à la foi authentique croient que Serafina de Jérusalem a un accès privilégié à Dieu. Pour communiquer avec Lui, elle tourne autour de l'arbre, sonne les cloches et monte au ciel sur leurs carillons. Certains jurent l'avoir vue converser avec Abraham. Ceux qui entendent ses prophéties chantent à voix rugueuse, euphorique et forte, une prière rythmée, née à l'époque de l'exil babylonien lorsque la population fut déplacée en Perse et le Premier Temple détruit.

Laisse l'homme maltraité

Converser avec moi

Laisse-le sonner une cloche

Sous mon jacaranda.

Laisse-le rêver de nobles princesses assyriennes

Grandes comme la taille d'une main humaine,

S'il est vaillant, s'il est digne de mes sentiments,

Mon savoir monumental lui révélera

La potion de l'amour physique éternel.

Celui pour qui l'eau coule en amont,

Celui qui a commandé Sara et Abraham

*Me parle dans le langage d'Éden,
Écoutez Ses souhaits et mes prophéties.*

Au début de l'automne, des centaines de fleurs de jacaranda tournent autour du ciel comme des papillons amoureux, aveuglément attirés par leur odeur lourde et succulente. Guidés par le vent et écrits à l'envers sur le ciel, les fleurs épèlent les dialogues de Serafina avec Dieu.

*À Jérusalem, la fiction ne cherche-t-elle pas la vérité ?
La clairvoyance de Dieu ne parle-t-elle pas à haute voix ?
La magie, la poésie et l'amour ne sont-ils pas divins ?*

Elle avait laissé son sac à dos sous le jacaranda et appuyé sa mitraillette contre le muret du promontoire. Couverte par la lumière d'or du matin, elle flottait sur l'horizon. La couleur gris-acier de son uniforme de l'armée frontalière donnait à son visage une nuance bleue.

— La zone est interdite, cria-t-elle quand elle le vit monter vers le promontoire. Il y a un point de contrôle et des annonces.

Elle fit un geste avec sa tête et pointa son arme vers l'allée pour le détourner.

— Il y a un raccourci depuis le village arabe. Que se passe-t-il ?

— Rien, mais maintenant que tu es ici, je dois le signaler, répondit-elle avec une expression tendue.

— Noah Sipur, un mètre soixante-dix, vingt-cinq ans.

— Châtain clair, poursuivit-elle au téléphone, yeux verts-noisette, taches de rousseur sur le visage et les avant-bras, type Europe centrale. Ton nom n'est pas sur la liste. Tu habites où ?

— En bas de cette ruelle, la maison japonaise avec le jardin.

— Depuis combien de temps ?

— Presque une semaine.

— Tu as un accent, tu viens d'où ? demanda-t-elle en regardant vers la maison Japonaise.

- D'Amsterdam.
- Qu'est-ce que tu fais ici ?
- J'ai une bourse à l'université.
- Qui d'autre tu connais ici ?
- Toi, maintenant.
- Tu parles l'hébreu !
- J'ai passé mes étés ici.

Elle répéta ses mots au téléphone, fit une pause, puis rit en disant :

— Dans un petit monde, l'imagination se construit par les circonstances. C'est bon ! Tu peux partir, ou tu peux rester.

Ses lèvres bougeaient indépendamment de son visage et sa bouche restait légèrement ouverte, comme pour retenir le dernier mot un instant de plus.

— Tu ne t'opposes pas vraiment à ce que je m'attarde ici, donc, quoi qu'il se passe, ce n'est pas si dangereux.

— J'ai été affectée ici hier, lui répondit-elle. Nous sommes prudents jusqu'à ce que nous sachions ce qui se passe. Je patrouillais à la frontière syrienne avant, un paysage différent.

Son regard était vif et ferme.

— Je suis Noah, et toi ? demanda-t-il.

— Dina, dit-elle avec des yeux souriants, responsable des mystiques de Jérusalem. Il semble que je suis arrivée au moment de pointe de l'intoxication délirante.

— Les pèlerins étaient ici la semaine dernière, dit Noah. Certains ont gravi la pente à genoux, d'autres sont arrivés à dos d'âne. Ils prient avec Serafina, et errent étourdis. Il y avait Moïse, un voyageur, Jacob, un interprète de rêves, Raphaël un décorateur, des rêveurs professionnels.

— Ils accrochent des sonnettes et écrivent des lettres.

— Des dons célestes, des prophètes itinérants, dit Noah, et qui veut contrarier un prophète.

— Ils deviennent violents lorsque Serafina pronostiquent de mauvaises prophéties. Ils pourraient se faire exploser dans l'aura mystique du coucher du soleil.

Elle s'assit à côté de lui.

— Il faut se méfier des gens qui entendent des voix divines, ont des visions religieuses et ont de la mousse sur les lèvres avant de s'évanouir. C'est le Syndrome de Jérusalem.

Noah reconnut l'esprit, un messager entre l'humour et l'intelligence. Du Jardin des Roses des Nations, Noah sentit le parfum des fleurs fraîchement arrosées.

— Après l'armée, tu vas voyager ?

— Je retourne travailler. Je présente les nouvelles à la radio. On travaille avec des bénévoles. Et je chante avec un groupe, Lilith et Hagar.

— Et ça, c'est la métaphore de ta réalité immédiate ? demanda Noah en désignant son pendentif, un tambour avec deux fusils pour pilons.

Elle sourit et posa son téléphone sur le mur. Noah entendit le son retenu d'une flûte et le phrasé incisif d'une guitare. Dina décomposa les phrases en unités secondaires. Sa voix planait en harmonie puis divisait les mots hébreux pour jouer sur l'écho de divers sons. Elle accentuait certaines consonnes, faisant ressortir les rythmes avec des trilles répétées, comme si elle était aspergée d'eau glacée.

Son visage était vif et mobile. Soudain, son expression parut lointaine, comme si elle sortait d'un diorama pour refléter le monde qui l'entourait, et c'était un mauvais présage. Puis elle changea, de nouveau alerte et curieuse.

« Elle n'est pas belle, elle est exotique », pensa-t-il. Son regard traversa la vallée jusqu'à Rehavia, passa par-dessus le Jardin des

Rose des Nations et du bâtiment du Parlement, puis flotta vers les dômes de la vieille ville.

— Et toi, tu es attaché à l'université ? Tu enseignes ?

— Je travaille sur les mémoires des ceux qui se sont cachés dans d'autres pays pendant la guerre -les voyageurs de l'Holocauste, un projet de mon Université.

Il s'assit par terre, appuya son dos contre le parapet et mit ses mains entre ses genoux. Incapable de faire face à la détresse de la chanson sans en devenir la victime, il fit un geste vers la vue et dit :

— Il y a de la beauté et de la perfection dans l'univers.

— J'espère que ce sont les mêmes, dit-elle d'une voix profonde, résonnante et comme insensible.

Elle regardait intensément un point au-dessus du jacaranda, vers le mont Herzl, et il aurait pu dire qu'elle semblait indifférente à tout ce qui les entourait. Il vit son ombre allongée se déplacer avec le soleil.

Il tourna la tête légèrement vers la gauche et continua à la regarder subrepticement. Il jeta sur la pente quelques cailloux qui roulèrent vers le bas, s'arrêtèrent, frissonnèrent sur place, continuèrent à glisser, puis remontèrent pour revenir à ses pieds, comme attirés par un aimant.

— Ces cailloux, s'écria Dina, qu'est ce qui se passe ?

Elle prit son fusil, prête à détruire tout ce qui menaçait sa logique.

— Tiens, jette-les !

Dina jeta plusieurs cailloux sur la pente. Elle les regarda changer de direction et remonter vers elle. Avec un enthousiasme incontrôlé et une joie instinctive, elle scella la découverte de ce phénomène avec une tape sur l'épaule de Noah.

— Serafina a une alliance privilégiée avec Dieu. C'est un ange remarquable qui défie la gravité et prédit l'avenir, dit Dina.

Pourtant, elle reste sourde à mes prières. De ses vacances célestes, elle ne m'a encore rien prédit.

— Ne la sous-estimons pas ! Avec une prière spéciale, elle avait réussi à faire monter une voiture sans chauffeur en haut de la colline jusqu'à Armon Hanatziv. Elle sait séduire.

Une légère ombre d'amusement apparut au-dessus de sa lèvre supérieure.

— Miracle à Jérusalem, dit-elle, que demande le peuple ?

— Il n'y a pas de miracles, Dina, seulement des infinis, et tous ne sont pas égaux. Il pourrait s'agir d'un champ électromagnétique dans une fréquence non naturelle ou d'un phénomène rare de gravité inversée. Cependant, les buissons de romarin qui bordent la pente penchent à des angles étranges et l'eau semble parfois s'écouler vers le haut.

Il la trouvait attirante comme un arc électrique ou une colonne d'acier suspendue dans l'espace. Cela le déconcertait de voir à quel point elle le captivait. Si elle était prise dans des tirs croisés, pas une balle ne la toucherait. « Ne regarde pas », se dit-il, alors qu'il l'observait secrètement du coin de l'œil. Il ne voulait pas la regarder, mais fut surpris de ne pas trouver la volonté de l'ignorer.

Il ferma les yeux et la vit, sortant d'un poème persan :

*Incarnée comme une jeune divinité puissante,
Splendide elle brille.*

— Des carillons récitent des poèmes, une maison japonaise partage la vue avec des mosquées, des églises et des ruines, et des cailloux grimpent sur la colline. Cela prouve seulement qu'à Jérusalem, l'enchantement est réel.

—C'est une illusion d'optique, une astuce de perception. Toutes les anomalies sont factuelles.

— Tu bloques tes voyelles, l'interrompit Dina, le bout de ta langue touche l'arrière de tes dents et tu dois la laisser se reposer à plat, parler de la poitrine et non pas de la bouche. « A », dit-elle, ce son mérite une amplitude, c'est un triomphe. « O », avec la bouche ouverte, ovale, pas ronde. Il faut arrondir les lèvres et laisser tomber la mâchoire.

Du sud, une longue alarme lugubre couvrit le chuchotement des feuilles de jacaranda.

— Nous avons dix-huit secondes, cria Dina.

— Viens à l'abri, dit Noah.

— Ne panique pas, cria-t-elle, rien ne va se passer. Je dois rejoindre mon équipe.

Dans l'abri en béton armée sous la maison japonaise, il y avait de la nourriture et de l'eau pour une semaine.

C'est ma vie maintenant, pensa Noah, et il mit un masque à gaz sur son visage.

Noah retourna au promontoire.

— C'est ta première alarme ? demanda-t-elle.

— Non, mais je ne trouve pas cela naturel, comme toi.

— Tu t'y habitueras. Les roquettes sont dans le Sud. Ici, ils font exploser des voitures, ou attaquent les passants.

— Je ne trouve pas cela irrésistible, ni rassurant, dit Noah, d'une voix sèche.

Le soleil était derrière elle. Ses épaules étaient carrées et hautes. La posture de statue et la plénitude du haut de son corps lui faisaient penser qu'il y avait certainement quelque chose d'égyptien en elle. « Elle se retient naturellement ce qui la rend encore plus séduisante », remarqua-t-il.

— Les cloches du jacaranda sonnent toujours en même temps, dit-elle, c'est assez ennuyeux.

— Le mystère est dans la configuration des vents.

— Écoute, le rythme t'invite à danser, dit Dina en alternant deux notes contigües, et dans un simple trille répétitif, elle chanta « A, ha, ha » dans différentes tonalités jusqu'à ce que le vibrato se torde autour du jacaranda et que le son glottal de la lettre A éclipse tous les autres sons autour. Elle le prononça comme un hiatus guttural pressé, un son sans équivalent dans aucune autre langue, le son de l'âme qui va au ciel quand on meurt. Elle étendit ensuite les bras et tourna un peu autour d'elle, tenant le fusil au-dessus de sa tête.

Ce geste l'enchantait.

— Est-ce que la ville se déplace autour de toi ?

Elle s'appuya sur son fusil pour retrouver son équilibre. Ses yeux étaient clairs, sa bouche légèrement ouverte.

— J'ai un peu le vertige, dit-elle.

Son visage semblait s'amincir, et le soupçon d'un sourire couvrit sa bouche. Elle s'assit près de lui en fouillant dans son sac. Elle transpirait. La poussière avait laissé des traces sur son cou, des tatouages éphémères, couleur désert. Son ombre sentait l'aneth frais. Elle sortit de son sac, des chaussettes, un tube de dentifrice, du maquillage, un trousseau à clés, un téléphone, une boîte de pois chiches et un sachet de dattes. Elle garda de côté un flacon de vernis à ongles, et remit le reste dans son sac. Elle posa un pied sur le parapet et, avec la main sur son genou, commença à peindre les ongles des orteils. « Le vernis couleur aubergine n'est pas vraiment attirant », pensa Noah.

Dina plissa les lèvres et Noah vit une ligne d'ambre.

— Que diable cria-t-elle, et sauta du mur en attrapant son fusil.

Noah vit un homme âgé vêtu du manteau noir des religieux, caché par les branches du jacaranda.

— Hors limites ! cria Dina.

— Pas à mon Dieu, répondit le religieux en étendant calmement les bras pour montrer que la vue Lui appartenait.

Encadré par des tresses de cheveux bouclés, le visage de porcelaine blanche de l'homme semblait tourmenté.

— Va-t'en, cria Dina, et elle fit un geste avec son arme vers la ruelle.

Noah sentit de l'inquiétude dans sa voix, dans ses mouvements brusques.

— J'ai laissé quelque chose d'important ici.

— Mets tes mains sur ta tête, elle ordonna.

Se livrant au caprice du soldat, l'homme se figea sur place, hésita une seconde puis Noah vit une masse noire sauter pour s'accrocher à une branche du jacaranda

— C'est ici, cria le religieux. Je l'ai trouvé !

Il arracha une enveloppe d'entre les branches, se précipita vers Dina pour la lui montrer, trébucha, perdit l'équilibre et s'accrocha à elle pour se soutenir.

Dina le poussa en criant :

— *Down* ! Maintenant !

Elle lui tordit le bras sur le dos. Il tomba et Dina le maudit en arabe. Son nez se courba dans une arche audacieuse. Ses narines s'évasèrent et sa mâchoire serrée trembla. Son souffle devint court, profond, presque viril.

— J'ai perdu l'équilibre et je suis tombé, dit le religieux doucement. Je n'ai pas le droit de toucher une femme.

Il ne résistait pas.

— Tu ne respirez pas jusqu'à ce que je te le dise, dit Dina.

Elle le repoussa avant de s'éloigner.

— Syndrome de Jérusalem ! dit-elle. Mets-toi debout ! Garde une main levée. Avec l'autre, enlève tes vêtements... Maintenaaaaaant !

— Mes vêtements ? répéta le religieux.

— Maintenant ! cria-t-elle. Son front était ridé de fureur et des lignes de colère faisaient frémir son visage.

— C'est un blasphème, se révolta l'homme.

— Maintenant ! cria-t-elle à nouveau, le regardant de loin, comme si elle obéissait à un ordre absurde que même elle ne pouvait pas comprendre.

— Tu t'empportes ! dit Noah en faisant des gestes avec ses mains comme pour demander : à quoi penses-tu Dina ?

D'une voix qui montrait le bord d'une frustration insupportable, le religieux cria :

— Kapo nazi, arrête l'abus !

— C'est humiliant, dit Noah.

— Là, ferme ! rugit Dina.

— Les fanatiques aussi ont des couteaux et des grenades.

Noah sentit qu'elle perdait du terrain. L'homme ouvrit les bras et cria :

— Dieu, un soldat israélien dans l'armée la plus insignifiante de non-croyants du monde, d'hommes sadiques, immatures et de prostituées, me force à Te manquer de respect.

Avec une expression de colère contenue sur son visage, une main au-dessus de sa tête, l'homme laissa tomber son manteau noir sous le jacaranda. Sa main tremblait. Il luttait avec sa chemise blanche boutonnée de droite à gauche, comme l'exige la loi rabbinique. Ses doigts obéissaient à peine. Il laissa son chapeau et sa chemise tomber au sol, se déplaçant d'une jambe à l'autre pour enlever ses chaussures. Il repoussa ensuite les vêtements avec son pied. Son corps frêle n'avait jamais été au soleil. Sa peau avait la couleur du lait d'amande, même son ombre était blanche. Noah reconnut dans les yeux du religieux la vigueur zélée de l'amour et de l'obéissance à Dieu et ressentit de la douleur pour lui.

Lorsque la jeep avec plusieurs soldats arriva, Noah dit :

— C'est honteux !

— Toi, on ne t'a rien demandé... quel est le problème Dina ?

— Syndrome de Jérusalem, cria-t-elle avec alarme dans la voix. Ce fanatique voulait attraper mon fusil ! Il cherchait cette enveloppe dans l'arbre.

Noah pensa que la crainte de Dina n'était pas de l'érudit rabbinique mais que certaines associations irrationnelles la motivaient à agir de cette manière absurde. Le religieux plissa les yeux, commença à dire quelque chose, trébucha sur ses mots et dans la lassitude de la tension, s'écria :

— Je n'invoquerai pas Ton nom tant que je serai humilié. J'accepte les épreuves qui m'ont été envoyées pour prouver à mon Dieu que je suis digne de Son attention.

— Dès que tu bouges, je tire et tu seras un religieux handicapé, cria l'un des soldats.

L'éclat de sa voix persuada Noah qu'il participait à un abus. Le religieux posa ses mains sur sa tête et, par pudeur naturelle, détourna son corps de Dina, en l'inclinant légèrement, comme pour se protéger. Dina n'eut aucune réaction perceptible en regardant son torse nu. Elle clignait souvent des yeux, mais c'était la poussière dans l'air. Le religieux attendit un moment en silence, puis se frappa la poitrine en criant un mot qui signifiait le désastre et l'affirmation que Dieu devait immédiatement voir à quel point il était malheureux, accablé, dégoûté et à bout de nerfs. Cela signifiait qu'il n'en pouvait plus, que la prochaine étape serait le meurtre et que Dina ferait mieux de s'écarter de son chemin. Le pouvoir de la langue hébraïque est tel que tout cela tenait en un seul mot de sept lettres : « *Oybroch* ! » qu'il cria avec un énorme effort dans la voix, en bougeant son corps au rythme d'une prière.

— Du calme ! dit Dina, et Noah vit de l'indécision dans son regard.

Noah inspira profondément à plusieurs reprises pour calmer sa colère. Qu'est-ce que Dina était en train de faire ? Il essaya de se détacher de cet événement, mais l'humiliation le fit basculer dans une zone de fureur qu'il pensait bien dissimulée.

— Qu'est-ce que c'est que cette armée, hurla-t-il en fixant les soldats du regard.

— Un *über nazi* pointe une arme sur Adam, répondit le religieux.

Dina resserra sa prise sur le petit M-16 qu'elle portait à l'épaule et, regardant l'homme à travers la lentille de visée, elle mit son dos contre le parapet.

— Envoie une lettre à l'armée, dit-elle.

Son ton était plus calme.

— Tu as oublié ces papiers ici ? C'est toi l'auteur ? demanda l'un des soldats.

— C'est moi ! cria alors le religieux en direction de la ville en contrebas, non pas pour informer qui que ce soit, mais pour entendre ses mots dissiper toute ambiguïté possible.

Noah sentit que le religieux vivait un événement surnaturel et qu'il était entré dans la dimension imaginaire de son propre état spirituel.

— C'est moi ! cria-t-il à nouveau. Je suis Joseph, qui, comme moi, a dû enlever son manteau tout bariolé de couleurs.

Les mains au-dessus de la tête et dévêtu comme il l'était, l'érudit se sentait légitime et juste et, se tournant légèrement sur le côté pour éviter l'éblouissement du soleil, dit, avec un regain de défi dans la voix :

— Honte à votre armée et à l'État sioniste ! Tirez et tuez, assassins !

— D'accord, d'accord, dit l'un des soldats, ce n'est pas grave. Nous sommes tous tendus ici. Dina, détends-toi.

— Cela doit vous procurer un plaisir sadique d'humilier un religieux, dit Noah.

— Vous vivez tous dans un syndrome de grande folie, s'écria l'érudit, comme si sa frustration lui conférait une certaine immunité. Je ne suis pas un agent divin en quête de miracles et de prophéties mystiques.

L'épisode n'avait pas duré plus de vingt minutes. Noah sentait qu'il avait laissé son identité aux côtés du religieux. Faisant le tri de ses émotions, il lui dit :

— Ils ne tireront pas. Viens avec moi, j'habite au bout de la ruelle.

— On ne sait jamais ce que les gens peuvent faire pour apaiser les Cieux, lui répondit Dina.

— Les Israéliens sont des gens abjects, dit l'érudit en regardant par dessus de la tête de Dina.

— Ce soldat est une femme stupide, superficielle, malhonnête et sans compassion. J'ai pitié d'elle et de sa nation d'évadés, que Dieu n'a pas assez punie.

— C'est un endroit spectaculaire pour un kamikaze, flottant pour l'éternité au-dessus de la ville, dit Dina sur un ton de défi.

— L'idée est de tuer beaucoup de gens, pas de flotter sur la ligne d'horizon de Jérusalem, dit Noah. Il n'était pas nécessaire de le maltraiter.

Dina pointa son fusil vers un chiffon, restée sur le sol, une pièce importante du costume des religieux, qui marque la séparation physique entre la tête et les organes génitaux, symbole du contrôle des instincts animaux.

— Garde le chiffon, cria le religieux, pour te rappeler que devant Dieu, tu n'es qu'un haillon. Cette ville, ce pays est un asile de fous.

Noah prit l'enveloppe, ramassa le chapeau du religieux et le conduisit vers la maison japonaise. Le bruit sourd de leurs pas résonnait sur le promontoire. Il laissa le religieux dans le jardin et alla chercher du thé. Lorsqu'il revint, le religieux pleurait.

— Ce n'est pas le pays dans lequel le Messie arrivera dit-il.

— Je m'appelle Saul. J'étudie les déplacements des populations à partir de la conquête romaine de la Judée. Mes ancêtres sont des juifs babyloniens de Samarcande. Vers 1200, Khan Baraq a mis la ville à sac et les a convertis à l'islam. Certains sont restés, d'autres ont fui. En suivant la route de la soie depuis Samarcande, une ville de caravanes et de tours, jusqu'à Kavala, une petite ville grecque perchée au-dessus de la Méditerranée, d'où ma mère est originaire, on trouve encore des monuments funéraires avec les noms de ma famille. En 1400, certains d'entre eux sont allés en Sicile pour introduire l'industrie de la soie au royaume d'Aragon. Vers 1500 une nouvelle vague de Juifs de la péninsule ibérique a rejoint la famille. Un couple a créé la première imprimerie d'Orient, et en dix ans, ils ont imprimé huit livres et écrit une pièce de théâtre qui raconte l'histoire de leur fuite de Valencia. Le village grec gagna en importance et en population.

L'érudit s'arrêta un instant en fixant son regard sur la pointe de ses chaussures noires.

— Ce que j'ai oublié ici, c'est une pièce de théâtre, *Serafina de Los Rios de Valencia*. Elle est jouée sur les rives de la Méditerranée sans interruption depuis près de cinq siècles. Le récit symbolise des événements historiques qui se répètent. Échapper à l'Inquisition, c'est échapper à Babylone, à l'Égypte, aux pogroms en Russie, à la guerre. Une métaphore pour la lutte de l'indépendance et de la liberté.

Il observa un temps de silence, leva la tête et fixa Noah de son regard.

— En 1943, ma mère jouait dans cette pièce sur la place de l'église à Kavala, lorsque les Allemands sont arrivés.

Noah sentait que les paroles de cet homme mûr et sage, un *zadik*, débordaient d'abandon.

— Ma mère a grandi dans le monde ordonné d'une classe moyenne prospère. Ce qu'elle croyait inviolable, la vie, était violée, ce qu'elle pensait être l'ordre naturel des choses était nié. L'éducation humaniste qu'elle avait reçue s'est effondrée. Quand elle s'est installée à Jérusalem, elle a rencontré un groupe de poètes, de musiciens et de danseurs des villages environnants. À l'occasion de la Pâque, ils montaient la pièce *Serafina de Valencia*, sous le jacaranda. Serafina est une héroïne qui risque la mort pour sauver son amant de l'Inquisition. Ma mère jouait dans la pièce et reconstituait l'événement où elle, sa famille et cette pièce, étaient pour la dernière fois ensemble, à Kavala. Elle est morte il y a deux ans. Lors de ses anniversaires, je m'assieds sous le jacaranda et lis la pièce. La semaine dernière, j'ai oublié le manuscrit ici.

Noah ressentit le besoin de répondre à ce moment d'intimité et, après un long silence, il lui confia :

— Cette maison appartient à une femme qui a joué dans cette pièce en Pologne. Après la guerre, en route vers la Palestine britannique, elle a joué aussi avec les acteurs grecs dans la ville de Kavala.

— Lis le récit de ma mère, Noah, ne serait-ce que pour comprendre pour qui ce pays a été créé.

— L'Histoire est déposée au musée de *Yad Vashem*, où l'on garde la mémoire de ceux qui n'ont plus personne pour porter leur nom.

— « Je te donne une main, *yad*, et un nom *vashem* », dit Isaïe, « souviens-toi de ceux dont le nom a été volé », récita le religieux.

— Ce pays est construit sur l'espoir et sur la coïncidence, dit Noah.

Noah comprit que le code sémantique d'une société qu'il avait cru comprendre ne lui était pas accessible. Il essayait de s'insérer dans un monde qui représentait culturellement son origine, mais pas son expérience. Ses parents étaient des chercheurs disciplinés, et les techniques et outils de l'anthropologie avaient déteint sur lui. Enfant, il dressait des listes d'activités, repérait des schémas et observait l'inattendu. À Jérusalem, ses références étaient dépassées. Le fonctionnement du pays lui échappait. Devant la porte du jardin, une voiture civile stoppa et la voix de Dina le ramena au moment présent.

— J'ai trouvé ce téléphone sur le mur. Nous sommes passés au cas où ce serait le tien.

— C'est probablement celui du religieux, dit Noah, j'ai son manuscrit, il reviendra.

— Une Pa-go-de ! dit le chauffeur en sortant de la voiture... devant un village arabe, lieu d'antagonisme et de colonisation, dans une ville ottomane à l'architecture Bauhaus. Quelle extravagance !

Noah entendit du mépris.

— Mon cousin Arman, dit Dina, en haussant les épaules.

Noah remarqua le sourire désarmant et le visage mobile d'Arman. Il était symétriquement bâti, doté d'une belle allure. Grand, mince, des cheveux noirs jusqu'aux épaules, le son de

sa voix était chargé d'intensité. Cousu sur le devant de sa chemise, un marteau et une faucille sous un croissant de lune montraient de l'ironie.

— Que mes yeux se croisent et que mes couilles se déforment ! dit Arman en riant, si j'étais ce rabbin, je poursuivrais l'armée en justice.

— J'aurais dû prendre des photos, dit Dina, tâtant le terrain, comme si l'épisode irrationnel avait légitimé l'intimité, peut-être même la création de liens.

— Tes moqueries sont insultantes, dit Noah, tu veux qu'on te rappelle le jour où tu as agi bêtement et humilié un érudit religieux ?

Il lui vint à l'esprit qu'elle n'avait peut-être jamais appris de mots pouvant exprimer des excuses ou de la culpabilité, que son attitude abrupte, sans émotion, directe, presque cynique, était le résultat d'une culture où être civilisé était une perte de temps. Il parlait lentement, extirpant les mots de son esprit un par un.

— C'était cruel.

— Enlever les vêtements est une routine aux points de contrôle, dit Dina en le regardant, surtout si tu es arabe...

— Routine ! dit Noah, non pas parce qu'il ne la croyait pas, mais parce qu'il avait besoin de protéger sa colère en parlant, une routine de terreur, voilà ce que c'est !

— Ce n'était pas une blague, dit Dina, avec une certaine théâtralité.

— C'était une reconstitution, répondit Noah avec mépris. Adam expulsé des pâturages de l'Éden par l'armée israélienne, des gens rationnels, hors de contrôle.

— Si seulement tu savais à quel point tu as raison, dit Dina.

— Il me semble que les gens devraient pouvoir se promener dans leur ville sans être harcelés, dit Noah.

— Ne nous énervons pas ! Bien sûr, poignarder les passants ou les tuer, ça arrive plusieurs fois par jour, ajouta Dina, c'est Jérusalem, rappelle-toi, c'est la frontière éternelle entre nous et les prophètes qui se sont arrêtés par ici.

— Nous vivons au bord du chaos, dit Arman en souriant, et on ne sait pas encore très bien dans les rues de quel prophète on marche. Et si le religieux était là pour l'agresser ?

— Je suis désolée pour ce qui s'est passé, dit Dina, plus pour moi que pour le religieux et pour toi. La vie ici est compliquée. En ce lieu et en ce moment, j'ai le contrôle total du promontoire du Jacaranda. Je n'ai pas le droit de couper l'arbre, mais je peux en donner l'accès pour prier à qui je veux. Nous jugeons, et nos critères ici ne sont pas la réalité, mais la peur.

La journée était chaude, lourde et sinistrement calme.

— Le besoin d'humilier le religieux... cette histoire... Tu l'as malmené sans pitié. C'est absurde. En quoi cet homme était-il dangereux ? demanda Noah. J'ai été témoin de ta cruauté.

— Noah, tu es ici pour étudier. Tu n'es pas un Israélien et ce n'est pas la même chose. Tu n'es pas allé à l'école ici, tu n'as pas servi dans l'armée et ton hébreu est limité. Tu n'as aucune idée de ce que nous sommes devenus et à quel point nous sommes fatigués de la guerre. Regarde ce qui nous arrive, ce qui leur arrive, et surtout ce qui m'arrive, à cause de cette occupation idiote. Tu es dans le passé. Pour toi, notre travail est d'empêcher les psychotiques de s'infiltrer. Tu nous vois nous défendre, même tuer pour sauver nos compagnons d'armes. Tu sais qui est le héros de notre génération ? C'est le soldat qui tire sur un terroriste palestinien parce qu'il « mérite de mourir ». Nous sommes une société militaire. Cette démocratie de survivants est un pays dictatorial, arriéré, du tiers monde, sans Constitution, comme tous ceux qui sont autour.

Ajoute à cela les fous religieux sans compétences professionnelles, qui se battent pour changer l'identité culturelle du pays. Nous essayons de l'ignorer, mais nous sommes également en guerre contre eux... Et, Noah, tu veux savoir ce qui nous motive, nous les Israéliens ? C'est l'immédiat, Noah, l'instant présent ! Rien d'autre que l'instant présent qu'on aimerait garder le plus longtemps possible. Pense à quel point c'est libérateur. La vie ici est un état hypnotique où l'on consomme tout maintenant. Nous vivons comme vous, mais en éternel état d'alerte. On ne se pose pas de questions, on aime, on quitte, on tue, on fait des enfants, de la recherche, des films, on invente, on se bat pour la paix et on écrit des livres. On vit en trois dimensions. Après l'armée, on voyage.

— L'immédiat ne demande pas beaucoup de responsabilités, s'indigna Noah. Vous ignorez l'avenir. Le traitement des Arabes a des conséquences dévastatrices pour ce pays. Il y a des tribus en Amazonie, dont la langue est dépourvue du passé et du futur. Ils n'ont que le présent et ne vivent que dans le présent. Hier se dit, en amont, demain, en aval. Ils ne consomment que ce qu'il leur faut pour la journée. Avec le changement climatique la jungle ne donne plus à manger.

— La survie est le mode par défaut des Israéliens. Des concerts, théâtres, restaurants... danser sur la plage jour et nuit, nous savons à quel point tout cela est éphémère. La guerre ? Nous n'avons pas besoin d'en parler, Noah. Elle est avec nous depuis notre naissance, et depuis avant, et depuis l'avant de l'avant. Et bientôt on va se battre entre nous dans une guerre civile, on le sait, mais on n'en parle jamais, puisqu'on est un État religieux et que nos religieux brûlent le drapeau du pays et demandent notre départ d'ici.

— Dina, tu me dis cela comme s'il n'y avait qu'une seule vérité, la vôtre.

— Oui, dit-elle en faisant un geste vers le jacaranda, la mienne, qui est la nôtre, Noah. Ma famille est ici depuis cinq générations. Il n'y avait pas beaucoup de Juifs en Palestine à l'époque, nom imposé à cette terre par les Romains. Les sionistes sont arrivés et ont amené avec eux ces squelettes des camps nazis ou de n'importe quel placard où ils les ont trouvés, des gens avec des numéros et pas des noms, des gens sans mots et sans larmes : les rescapés. Leurs enfants ont fait la guerre au nom des tragédies de leur parents, mais nous sommes des arrière-petits-enfants, nous ne nous soucions pas des Allemands. Nous aimons leurs voitures et nous aimons Berlin. Certaines d'entre nous les épousent. Ma génération en a assez. Le religieux a saisi mon arme. Pour moi c'était un fanatique messianique qui me menaçait. Je sais que cet incident a été douloureux, et alors ?

— Si votre critère est que « vous en avez assez »...

Dina coupa sec la conversation :

— Mes cousins sont là, dit-elle, en montrant une voiture qui montait l'allée.

— On a eu seize appels, dit Arman de la voiture.

— Tout s'est bien passé ajouta un autre jeune homme.

— C'est mon autre cousin Alex, dit Dina. Un solitaire romantique et énigmatique, avec des projets artistiques. Ils reviennent du village arabe.

Alex était un homme mince, étroit de taille et des hanches, se tenant droit, les bras bien tendus. Il s'habillait avec soin et gardait le crâne rasé.

Arman reprit la parole.

— Les colons n'aiment pas les compétitions de pingpong, ils nous ont demandé d'arrêter. Cela ramène trop de monde. La police dit qu'il y a une atmosphère suspecte dans le village. En plus, les villageois ne sont pas satisfaits de l'article de *Peace Now*.

— Ils ne voient pas ton vrai talent, dit Dina en riant. Ta photo en uniforme de l'armée israélienne, jouant au ping-pong dans un village arabe, devant le check-point de l'armée, pour les journalistes était un succès.

— Cette photo a transformé Arman en héros révolutionnaire pour notre génération, ajouta Alex. Bien sûr, ils ne veulent pas que nous retournions là-bas, et nous ne devons pas y aller.

— Je suis allé à la prison de l'armée, dit Arman, mais c'est le village où j'ai grandi.

— Mais tu es Israélien ? C'est un village Arabe ? demanda Noah.

— Je vais t'expliquer, dit Alex. Avant la radio, notre arrière-arrière-grand-père a construit une tour pour crier les nouvelles sur la place du marché : quel bateau arrivait au port, quels emplois étaient à pourvoir, ce qui était à vendre au souk. Nous avons hérité de la tour, qui est aujourd'hui une station de radio et mon studio d'imprimerie : affiches, banderoles, calendriers, cartes. La tour est maintenant dans *un no man's land*.

— Nous sommes contre les colonies, contre les frontières bibliques historiques et les réalités géostratégiques, dit Arman en regardant au-dessus de la tête de Noah.

— Tu es perdant, dit Dina en regardant le Jardin des Roses des Nations en contrebas. Tu étais dans les forces de défense israéliennes, c'était une provocation, il me semble. Si tu retournes au village ils t'arrêteront à nouveau.

— Mon programme porte sur les droits des homosexuels dans le monde arabe et non plus sur les thèmes habituels, l'occupation, le djihad et l'État panarabe.

— Ton charme fait que les gens écoutent ta rhétorique, mais tu es plutôt un agitateur ! dit Dina en se tournant vers Noah. Il a décrit les politiciens arabes comme des âmes cor-

rompues, enracinées dans la fatalité, et les territoires occupés comme couverts de souffrances et de coïncidences. Tous les partis politiques lui en veulent.

— D'adolescents séduisants, dit Alex non sans ironie, nous nous sommes transformés en maîtres de l'accusation.

— On dirait que tu veux embrasser une carrière politique Arman, dit Noah.

— Sauver le village et déplacer les colons est une grande cause.

— Raconte-lui ton histoire, qu'il puisse penser par lui-même, dit Alex, au lieu d'accepter l'idéologie antisémite, anti Israël, pro Arabe, des autres, d'où il vient.

— Le village arabe d'origine a été déplacé de deux kilomètres pour construire une route sécurisée vers un site archéologique, raconta Arman, une nouvelle colonie qui ne voulait pas avoir les villages arabes si près allait se créer. On les a déplacés, mis dans des bâtiments à plusieurs étages, avec ascenseurs et tout le confort contemporain, mais eux vivaient avec leurs jardins, avec leurs animaux avec leurs voisins. Alors, petit à petit, ils ont démolì les appartements et se sont construit des maisons avec des petits jardins entre les bâtiments abandonnés. Et la tour de la station de radio, ainsi que la mosquée et le marché du dimanche, sont sur le *no man's land* entre le poste de contrôle israélien, la colonie archéologique et le nouveau village arabe. Je suis entré dans les territoires contrôlés en uniforme de l'armée israélienne.

— À l'époque, l'enlèvement de soldats israéliens faisait partie des préoccupations quotidiennes des Arabes, expliqua Dina. Nous avons le devoir de sauver nos camarades qui sont restés derrière ou qui ont été capturés. Ça ne se discute pas, même si toute l'armée doit être déployée. C'est une réponse morale, tu comprends ? La maison de notre famille qui est

aussi la station de radio, est dans le village. Imbécile comme tu es, tu as risqué l'intervention de l'armée parce que tu avais ta compétition annuelle de ping-pong. Tu as invité les médias et compté sur leur présence pour ne pas te faire kidnapper. Ça s'appelle « manipuler » et ce n'est pas acceptable, surtout quand tu fais encore ton service militaire.

— Il y avait un journaliste, reprit Arman, à qui Alex raconta qu'un « monde arabo-islamique près d'un État juif est une illusion. Demandez de nouvelles frontières, luttiez ! Jérusalem est une ville internationale libre. ». Les Israéliens ont dit que c'était une incitation à la terreur. L'acte d'accusation : « Appel à des attaques terroristes contre l'État d'Israël et ses citoyens ».

— Je vois de l'engagement et de l'anxiété dans tout cela, dit Noah, tu es entré dans les territoires ennemis en tant que soldat... cela ressemble à une trahison.

Dina hocha la tête et montra la vue, comme si la phrase de Noah n'était pas prononcée pour eux, mais pour l'université des Mormons sur le mont Scopus. Noah voyait Dina entourée de générations de cousins bizarrement divisés dans leur nature, beaux, vifs, charismatiques, fiers, imaginatifs, des guerriers Masai, pleins de ressources, de remèdes, vivant comme des activistes de la classe moyenne, et transformés en soldats.

— Noah tu parles de conditions que tu ne peux même pas commencer à comprendre, dit Alex. Tu ne vois pas que nous en avons assez des débats politiques, des clôtures, du droit au retour, de l'occupation et des colons religieux ? C'est plus que ce que cette génération peut supporter. Ce n'est pas notre guerre, Noah, c'est celle de nos parents et de nos grands-parents, et nous tous ici, toutes nations confondues, en avons assez. Nous allons dans des clubs, nous buvons, nous aimons et nous séduisons, et nos épaules nous font mal à force de porter notre arme. Nous voulons vivre, pas nous battre. Seuls les

politiciens offrent une paix potentielle qui ne viendra jamais. Pour toi, c'est bizarre et cruel. Dans ta tête, il y a la guerre, dans la nôtre, il y a la défense.

— Bien sûr, reprit Dina, tu as assisté à un épisode de répression d'un citoyen par l'armée, et alors ? Ne me dis pas ce que je dois penser... tu n'as jamais eu peur d'une mort immédiate, tu n'as jamais tenu une arme à la main... Racontons-lui nos histoires... Il pourrait les ajouter à ses recherches.

— Laisse-le vivre Dina, dit Alex, il n'est pas comme nous. Tout simplement il ne sait pas comment penser.

— Pour avoir franchi une ligne de démarcation arbitraire, j'ai écopé de soixante jours de prison, reprit Arman.

— Et là, dit Alex, mon doux hippie cousin communiste s'ennuyait à mourir. On allait le visiter plusieurs fois par jours.

— J'étais responsable de la blanchisserie. Je donnais des sérénades sur mon thérémine aux machines à laver. Il n'y a pas de plus grande honte en Israël que d'être réformé de l'armée. J'ai perdu mes amis, ma famille m'évitait, c'était assez déprimant.

— Et c'est moi, dit Dina, avec ses yeux noirs dansant, la seule personne capable de sentiments réellement nobles qu'il peut encore appeler une amie, qui lui ait dit : « Ne laisse pas ce pays de fous te défaire, va-t'en ».

Noah éprouvait des sentiments contradictoires. L'intimité immédiate dans un esprit de camaraderie était un mode de vie israélien. Trois ans dans l'armée, jour et nuit avec une arme de quatre kilogrammes que tu ne peux pas perdre de vue, avec laquelle tu dors, tu manges et tu danses. Tu nais combattant. L'obligation de défendre le pays unifie une population entière qui n'a rien en commun que quelques prières oubliées dans des langues inconnues.